

Un adversaire canadien

L'antagoniste de Lynn Coady, traduit de l'anglais par Michèle Valencia, 10/18, 331 p.

Maïté Snauwaert

Numéro 249, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72317ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2014). Un adversaire canadien / *L'antagoniste* de Lynn Coady, traduit de l'anglais par Michèle Valencia, 10/18, 331 p. *Spirale*, (249), 34–35.

Un adversaire canadien

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

L'ANTAGONISTE

de Lynn Coady

traduit de l'anglais par Michèle Valencia

10/18, 331 p.

Originaire du Cap-Breton, mais maintenant installée à Edmonton, en Alberta, Lynn Coady a publié les romans et recueils de nouvelles remarquables *Strange Heaven*, *Play the Monster Blind*, *Saints of Big Harbour* et *Mean Boy*, avant de voir *The Antagonist* devenir finaliste pour le Giller Prize, qu'elle a remporté pour son recueil de nouvelles *Hellgoing* en 2013. Reçue à cette occasion par Jian Ghomeshi sur le plateau de *Q*, celui-ci faisait remarquer qu'elle est « une vraie pancanadienne », ayant vécu d'un bout à l'autre du Canada : « *North America is listening to you right now. But the Giller Prize is a big Canadian Prize, and you're a real Canadian story. And I think of you as a real PanCanadian: you studied at Carlton, in Ottawa, you spent some time in New Brunswick, you studied at UBC in Vancouver, you live in Edmonton, you're considered "Edmonton's Lynn Coady", and yet your roots are in Cape Breton.* »

C'est en effet à Cap-Breton que Coady, lors de la remise du Scotiabank Giller Prize, a dédié sa victoire, et cet effet d'attachement durable à une terre originelle, alors même qu'on en est parti, est le poumon de ses recueils d'histoires comme de ses romans, ce qui anime leur tension existentielle entre des exils intérieurs et des espaces extérieurs non dénués d'une forme d'empreinte mythologique ou divine. De ces sols ou terreaux culturels spécifiques à chaque partie du pays, Lynn Coady se fait la fine observatrice.

VIOLENCE DU VERBE

L'antagoniste est un roman saisissant. Son titre fait référence à la fois à son personnage-narrateur, Rank, et au destinataire de celui-ci. Dans un texte qui se compose entièrement de courriels restant majoritairement sans réponse — ou dont les rares réponses ne nous sont pas connues —, Rank s'adresse à un ancien ami d'université, Adam, qui vient de publier un roman dont le protagoniste est une version à peine voilée de Rank. Indigné par ce vol de sa vie, découvert fortuitement, et plus encore par l'exploitation de sa tendance à la confession (tandis qu'Adam restait toujours en retrait), Rank décide de re-raconter lui-même sa

vie. Son flot de missives monologuées a tout du « rant », d'une diatribe dont le nom anglais fait écho à son prénom. Enfant adopté, élevé par une mère décédée durant son adolescence et un père impulsif, caractériel, que son fils considère comme un parfait crétin, Rank est l'auteur d'un crime violent, commis à l'âge de quinze ans sous l'influence de son père, qui continue de le hanter et de définir son défaut d'appartenance au monde.

Rank est l'antagoniste d'Adam — comme Adam est le sien —, dans cette fulmination épistolaire à sens unique qui construit en creux son propre roman. Mais c'est aussi son père, Gord, qui est l'antagoniste de son histoire, son ennemi mortel auquel il impute tous ses maux, autant que l'étalon à l'aune duquel il se mesure depuis l'enfance. Parce que le père et le fils s'appellent tous deux Gordon Rankin, le second a amputé chaque membre du nom d'une syllabe afin de marquer la distinction entre les deux hommes : Gord, Rank. Le tango qui se joue est ainsi double : Rank/Adam et Rank/Gord (à moins qu'il ne s'agisse d'une triangulation).

UNE PROSE VIRILE ET SENSIBLE

L'originalité première du roman tient à l'extraordinaire capacité de Coady à créer cette voix masculine troublée par la violence potentielle de sa masculinité. Bête énorme, ainsi qu'il se décrit, Rank est d'une force considérable qui le dépasse d'autant plus qu'elle ne lui vient pas du père avec lequel il a grandi, et que ce dernier l'a investie de ses espoirs maladifs et de ses ambitions manquées. En contrepoint, une mère minuscule et fragile est la cause d'une culpabilité terrible chez Rank, qui non seulement a échoué à la protéger, mais pense avoir aussi précipité son malheur.

L'action se passe au Canada, dont quelques lieux sont identifiés, mais elle a surtout pour point d'ancrage une petite ville ordinaire d'Amérique du Nord, décor d'une violence à la fois sourde et mesquine, dont la tension dramatique culmine sur le parking du fast-food tenu par le père. C'est en cela que le roman est profondément américain au sens culturel et continental du terme, par sa façon virile de

brosser des scènes tendues dans des extérieurs glauques, toujours susceptibles de révéler la nudité des relations humaines à l'égal de la concrétude morne des matériaux. La brutalité couve à tout instant, dans un réalisme qui rappelle le John Steinbeck de *Des souris et des hommes* : elle est physique, entière, impulsive et liée à une forme d'innocence. On la sent imprévisible et menaçante, à proportion même de sa dimension anodine, sans éclat héroïque. Elle semble sourde de la *small town*, de son enfermement caractéristique de la *working class* pour des jeunes qui grandissent.

Or, cette violence sensible, tendre d'une certaine façon, sous-tendue d'un refoulé mal défini, anime aussi bien la phrase, ses tours brusques et son ironie, que l'humour acide et l'esprit de vengeance qui habitent Rank sans qu'on puisse prévoir à quoi ils vont aboutir. À l'instar de son interlocuteur distant et silencieux, nous sommes pris dans le souffle de Rank comme lui-même dans la matérialité de son corps, dans le passé qu'il incarne, sans indication de ce à quoi il a ultimement mené. Cette opacité aussi est une forme de violence retournée du narrateur — à présent omnipotent — envers son destinataire pris au piège.

Le suspense du récit grandit en raison de cette absence de motif clair, de but visé, cependant que grossit le mobile, que s'éclairent la nature de sa relation passée à Adam et, du même coup, les raisons de sa rage. L'écriture de Coady se révèle trépidante, pleine d'esprit, d'un humour politiquement incorrect qui a quelque chose de délicieusement américain — avec cette touche d'autodérision pourtant, cette humilité douce-amère qui semble être, quant à elle, la marque d'un éthos canadien.

UNE ADOLESCENCE DE *PARKING LOT*

Un autre aspect frappant est le portrait de l'adolescence réalisé par Coady, qui en saisit les rites absurdes, la dimension initiatique terrifiante liée au fait qu'elle est floue, tacite, mal définie, sinon par le savoir inéluctable qu'elle va finir à l'instant où le contact physique va venir ouvrir irrémédiablement le temps. C'est parce qu'il doit en venir aux mains que Rank va sortir de l'enfance — même si celle-ci n'était plus depuis longtemps un territoire innocent —, et c'est parce que ce geste va revenir le hanter alors qu'il croit connaître une seconde chance qu'il va devoir quitter tous ses repères connus et l'amitié de *boys* qu'il s'était construite. Pourtant, sous le feu de sa prose journalistique, Rank semble avoir mûri, accompli quelque chose par rapport à lui-même, être celui dont la parole est devenue le mode d'action.

Le roman de Coady est un roman sur le devenir adulte, sur la responsabilité de soi face à sa propre histoire, sur les liens qui nous attachent et nous entravent, entre mémoire, retour, et parfois nécessaires solutions de continuité. Sa prose contemporaine, enlevée, brillante, cinématographique, malgré le format épistolaire, est bien servie par la traduction de Michèle Valencia. Elle confirme aussi la réputation d'auteure d'abord prometteuse et maintenant confirmée de Lynn Coady, qui sait camper personnages et décors, actions et sentiments à l'aide d'une voix maîtrisée, attachante, personnelle, et possède un sens de l'image — verbale ou visuelle — qui est sa marque de fabrique et le fil rouge entre ses fictions. †



DOSSIER

Newfoundland grotesque

PAR BERTRAND ROUBY

DU VENTRE DE LA BALEINE

de Michael Crummey

traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Éditions du Boréal, 448 p.

Né à Terre-Neuve et demeurant dans la capitale Saint-Jean, où il est retourné après avoir vécu au Labrador, Michael Crummey suggère par son itinéraire même cette prégnance des lieux qui fait l'ossature de son roman *Du ventre de la baleine* (*Galore*, Doubleday Canada, 2009), paru dans l'admirable traduction de Lori Saint-Martin et Paul Gagné

trois ans après l'édition originale. Après des débuts en poésie, encore perceptibles dans une prose éminemment musicale conjuguant souffle et précision, Crummey s'est tourné vers le registre narratif, passant de la concision de la nouvelle à l'ampleur d'une chronique du bout du monde élevée au rang de fresque merveilleuse et turpide à la fois.